

diaspora. Ces dernières années, il ne s'est pas du tout assagi; bien au contraire, il n'a pas hésité à attaquer des tendances en Israël même, et plus manifestement, des aspects importants de la politique étrangère d'Israël, surtout sa position à l'égard du monde arabe. Il a critiqué la négociation des «petits pas» d'Henry Kissinger à la suite de l'offensive menée par l'Égypte en 1973 contre Israël; il a fait savoir — c'était avant les négociations du Camp David — sa préférence pour un règlement général par le biais de la conférence de Genève qui était alors envisagé. Il voulait que les Israéliens s'engagent à évacuer les territoires occupés, et qu'en contrepartie «les Arabes reconnaissent officiellement l'État juif»; mais à son avis, la division de Jérusalem serait «intolérable» et il faut trouver «une solution qui soit acceptable à tous les différents peuples et religions».

M. Goldmann a souvent provoqué la colère des dirigeants israéliens en s'aventurant dans des voies délicates; après 1967, il était sur le point, a-t-on rapporté, de rencontrer Nasser; plus tard, le président Sadate; et plus récemment, Yasser Arafat. Il est particulièrement dur pour son vieil ami, David Ben Gurion, «intelligent, brillant, qui avait la vision d'un homme d'État et qui s'était gagné l'admiration d'un homme comme de Gaulle», mais qui «ne pardonne jamais une défaite, n'oublie jamais une humiliation, et veut toujours vengeance». Goldmann critiquait souvent les politiques de Ben Gurion à l'égard du monde arabe.

Le *Paradoxe juif* regorge d'apartés de M. Goldmann sur les lacunes que présente un monde fait d'États-nations, sur les péchés des superpuissances, et sur les vertus du neutralisme pour Israël et d'une confédération des États du Moyen-Orient. A son avis, un homme politique est celui qui ne tient compte que des désirs de ses partisans, et un homme d'État est celui qui se préoccupe également des besoins de ses adversaires, car il doit trouver avec eux un terrain d'entente. Il estime que les négociateurs israéliens doivent apprendre que personne n'a jamais absolument raison; les situations absolues n'existent pas, car l'absolu est impossible à atteindre. Il déplore que du fait des guerres qui lui sont imposées, l'État d'Israël ait dû au départ se concentrer sur le pouvoir physique et que, convaincu de ses droits, il oublie souvent ceux de ses adversaires et affaiblisse ainsi sa position aux yeux du monde.

Ce que M. Goldmann craint pour les juifs, ce n'est pas un autre holocauste, mais la perte de leur patrimoine, «non pas le meurtre, mais le suicide». Il pense que la jeunesse juive a besoin d'un défi: «Cons-

truire un Israël qui ne se contente pas d'avoir la meilleure armée du Moyen-Orient . . . , mais qui se concentre plutôt sur la créativité religieuse, culturelle et sociale». Il espère que la juiverie mondiale, inspirée par un Israël où règne la paix et la justice, deviendra un jour le champion de la lutte contre la pauvreté, l'analphabétisme et l'inégalité, préconisant l'abolition de l'État souverain et la paix.

Lorsqu'il a fondé le Congrès juif mondial il y a 40 ans, M. Goldmann est devenu la bête noire de certains juifs de l'Ouest. En effet, ceux-ci craignaient que cette initiative risque de saper leur lutte pour l'égalité dans leur propre pays et voulaient empêcher les vieilles accusations de «conspiration» de refaire surface. Aujourd'hui, le Congrès juif témoigne de l'acceptation plus large du fait que les juifs de nombreux pays peuvent avoir des intérêts et des préoccupations en commun, et qu'il est naturel pour eux de se réunir au sein d'organisations afin d'avancer leur cause.

Au cours d'une vie mouvementée, parsemée de grandes réalisations, M. Goldmann a traité avec de nombreux dirigeants mondiaux, Churchill, Attlee, Roosevelt, Acheson, le pape Paul VI, Adenauer, Brandt, Tito et Ceausescu — et même, vers les années 30, avec un émissaire de la famille des Habsbourg, venu lui proposer le soutien des juifs pour la restauration de la monarchie; en retour, les Habsbourg auraient offert l'asile en Autriche à 700 000 juifs d'Allemagne menacés par les nazis. De l'avis des Habsbourg, l'Autriche aurait pu alors connaître de nouveau la prospérité économique et la suprématie culturelle. M. Goldmann écrit qu'il préfère nettement traiter avec des «personnes exceptionnelles» qui, à son avis, lui rendent la pareille. Le chancelier Raab d'Autriche lui a dit qu'il était «trop intelligent». Mussolini, agacé parce que Goldmann n'acceptait pas une de ses propositions, lui aurait dit plus tard: «Vous aviez raison, vous êtes un homme d'État.» A la suite d'une réunion avec le président Ceausescu, un participant roumain lui dit qu'il «vient d'apprendre une utile leçon en diplomatie». Un autre dirigeant européen aurait déclaré qu'il «prévoyait toujours les événements.» M. Goldmann semble toutefois avoir passé trop de temps à s'admirer; que cet encensement constant par la bouche des grands de ce monde soit d'origine narcissique ou qu'elle révèle une profonde insécurité, elle n'en ternit pas moins l'image sinon les réalisations de l'homme.

Goldmann, Nahum. Le paradoxe juif: conversation en français avec Léon Abranowicz, Paris, Stock — 1976.